



# LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

## LA MINERVE.

### BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

SEPTEMBRE 1849.

[0me LIVRAISON

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE  
NAPOLEON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

#### QUATRIÈME PARTIE.

##### CHAPITRE II.—*Suite.*



*parté est à Boulogne!* a-t-il dit à ses capitaines. Il a sur le cœur l'échec que Bruix lui a déjà fait essuyer; il veut le réparer et tenter de nouveau le sort des armes. Nelson s'imagine cette fois que pour forcer notre flotte à se resserrer dans le port, afin de l'entasser pour la mieux incendier, il lui suffira du vaisseau-amiral, de quatre frégates, de trois bricks et de quelques bombardes avec des brûlots. C'est dans cette perquisition que le vaisseau qu'il monte vient de lâcher sa première bordée; mais notre artillerie lui répond aussitôt, et le combat s'engage avec une égale ardeur de part et d'autre.

A ce bruit, Napoléon est sorti précipitamment de sa baraque, il a appelé ses aides de camp:

— Mon cheval, messieurs! mon cheval! Il nous faut aller voir cela.

Rapp court aux écuries; mais un malheureux hasard veut

que Jardin, premier piqueur, ne s'y trouve pas pour seller. Le palefrenier qui le remplace n'ayant pas mis au cheval de l'empereur sa bride accoutumée, l'animal recule, se cabre, et finit par désarçonner son cavalier, qui se relève et applique un vigoureux coup de cravache sur la tête du cheval en disant:

— Eh bien! j'irai à pied!...

Les aides de camp de Napoléon remettent leurs chevaux aux mains des piqueurs et accompagnent l'empereur, qui traverse le quartier général, où tout est en mouvement, impatient d'observer de près les manœuvres d'attaque et les moyens de défense. Il est bientôt rejoint par l'amiral Bruix et une partie de son état-major. En ce moment les cinq cents bouches à feu de nos chaloupes canonnières commencent à jouer sur l'ennemi, indépendamment de toutes les batteries des forts. Chaque bouche à feu tire environ deux coups à la minute. Le vaisseau amiral, les frégates et les bricks y répondent en lâchant toutes leurs bordées; c'est un vacarme tel qu'on s'entend à peine en se parlant; on ne se voit guère mieux, parce que le vent de mer chasse la fumée du canon sur le rivage. On sent la terre trembler sous ses pas; le ciel n'est qu'un épais brouillard rouge et bleu.

Suivi seulement de l'amiral et de quelques-uns de ses officiers, l'empereur se jette dans un canot que d'habiles marins de la garde manœuvrent, et se fait porter à force de rames au milieu des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, en affrontant une grêle de boulets qui se croisent en tous sens; il parcourt ainsi toute la ligne. Arrivé près de la tour de Croix:

— Amiral! dit-il à Bruix, il faut doubler le fort.

Bruix, effrayé des dangers auxquels l'empereur s'est exposé déjà et de l'inutile péril qu'il veut courir encore, lui représente en termes respectueux toute l'imprudence de cette manœuvre. Napoléon, impatient, n'a pas eu l'air de l'écouter, et s'adressant aux marins: